

Un livre à lire, à consulter et à contempler

Jean Simard et François Brault, *Cimetières — Patrimoine pour les vivants*, Québec, Les Éditions GID, 2008, 451 p. ISBN 9782922668414

Sally Ross

Volume 7, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038341ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038341ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Ross, S. (2009). Un livre à lire, à consulter et à contempler / Jean Simard et François Brault, *Cimetières — Patrimoine pour les vivants*, Québec, Les Éditions GID, 2008, 451 p. ISBN 9782922668414. *Rabaska*, 7, 110–115.
<https://doi.org/10.7202/038341ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un livre à lire, à consulter et à contempler

SALLY ROSS
Tantallon, Nouvelle-Écosse

Ce magnifique ouvrage collectif, dirigé par l'ethnologue Jean Simard avec la collaboration du photographe François Brault, est divisé en quatre grands chapitres qui examinent l'origine des cimetières du Québec, l'évolution des traditions entourant la mort, l'espace des cimetières et l'iconographie mortuaire, et la symbolique des monuments et inscriptions funéraires. Chacun des grands chapitres est suivi de deux ou trois courts articles ou « cahiers thématiques » qui servent d'études de cas. La plupart des textes ont déjà paru sous une autre forme ou sont extraits d'un livre ou d'une thèse universitaire. *Cimetières – Patrimoine pour les vivants* réunit les résultats des recherches de onze auteurs. Grâce aux trois cents photographies superbes de François Brault, un ouvrage collectif qui aurait pu être austère et disparate se transforme en livre d'art à la fois saisissant et convaincant.

Toute personne qui entreprend une étude des cimetières, où qu'ils soient, est amenée à militer d'une façon ou d'une autre en faveur de leur protection. Comme le dit Jean Simard dans son introduction, les cimetières sont menacés par une variété de pressions telles que le vol, le vandalisme, le remplacement des vieilles stèles et le déclin de la pratique religieuse. Il se demande donc si le temps n'est pas venu « de faire des cimetières des propriétés publiques, et du coup protéger leur patrimoine mobilier ». Sans nécessairement répondre à cette question, tous les textes dans l'ouvrage nous convainquent de la valeur patrimoniale des cimetières.

Dans son court texte intitulé « Ces images du passé qui nous hantent », François Brault raconte qu'il a visité avec Jean Simard l'ensemble des cimetières du Québec et qu'il a pris plus de 20 000 photos. Bien que *Cimetières – Patrimoine pour les vivants* nous fasse découvrir des cimetières à travers la province, c'est surtout la région de Québec qui est mise en vedette. Ce n'est pas surprenant puisque le contenu de plusieurs chapitres provient des recherches faites par les étudiants de Jean Simard dans le cadre de leurs études de maîtrise ou de doctorat à l'Université Laval. Par ailleurs, en lisant l'excellent cahier de René Bouchard intitulé « Les cinquante cimetières protégés, un patrimoine d'exception », on apprend que treize des vingt-deux

cimetières protégés avec un « statut national » et trois des cinq cimetières protégés avec un « statut fédéral » se trouvent dans la région de Québec.

Connaissant déjà les études de Philippe Ariès sur la mort et le livre de Serge Gagnon *Mourir hier et aujourd'hui. De la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIX^e siècle à la mort technisée de la cité sans Dieu* (1987), les chapitres et les cahiers de *Cimetières – Patrimoine pour les vivants* qui m'ont interpellée le plus sont ceux qui fournissent des détails uniques au sujet d'un cimetière précis ou qui décrivent des solutions originales à la problématique du patrimoine invisible.

* * *

En suivant l'évolution du cimetière dans l'Occident chrétien, Lorraine Guay montre qu'au cours des siècles les sépultures sont tantôt éloignées, tantôt rapprochées de la communauté des vivants. Elle décrit aussi le va-et-vient entre l'anonymat et l'individualisation des marqueurs de sépulture, dicté en général par le statut social du défunt. Guay offre de nombreux exemples des quatre types de cimetières qu'elle analyse : le cimetière chrétien primitif, le cimetière traditionnel de l'Occident chrétien, le cimetière romantique, et le cimetière contemporain polymorphe. En plus des photos de François Brault qui illustrent les reliques, les gisants de cire, les stèles et les cimetières représentatifs au Québec, le chapitre de Guay comprend plusieurs dessins historiques. La juxtaposition d'une vue du cimetière des Saints-Innocents de Paris en 1550 et d'un plan de Québec montrant son premier cimetière est particulièrement frappante. J'ai été ravie de découvrir ce plan dessiné en 1688 par Jean-Baptiste-Louis Franquelin, parce que je connaissais la carte qu'il a faite deux ans plus tôt à Port-Royal, capitale de l'Acadie. Il se trouve que son dessin de Port-Royal offre la seule représentation connue d'une église et d'un cimetière acadiens du XVII^e siècle. D'après Franquelin, le cimetière acadien et le cimetière québécois ne sont pas identiques, mais ils partagent des traits importants : une clôture de bois, une croix imposante et quelques petites croix de bois marquant les sépultures. Grâce à un des cartographes de Louis XIV, nous pouvons visualiser l'archétype du cimetière catholique en Amérique du Nord.

Dans son cahier intitulé « De la malpropreté et des odeurs dans les anciens cimetières urbains », Lorraine Guay explore les réalités et les attitudes à l'égard de la mort et de l'hygiène qui affectent l'ouverture et la fermeture des cimetières à Québec. Une population grandissante et une succession d'épidémies expliquent la multiplication des cimetières qui seront éliminés petit à petit par les maisons et les rues. Une loi votée en 1855 interdisant l'inhumation à l'intérieur des murs de la ville entraîne la fermeture des vieux

cimetières et « la marginalisation de la mort ». En notant que « l'élimination des cimetières urbains est significative d'un niveau plus profond que purement matériel et économique, Guay conclut avec la question : « Derrière l'entreprise hygiénique, y aurait-il le refus de la mort ? » Les arguments de Guay sont convaincants, mais on peut se demander si ce refus n'est pas un phénomène strictement urbain puisque les cimetières en milieu rural, du moins les cimetières acadiens en Nouvelle-Écosse, sont presque toujours situés à côté de l'église paroissiale, en plein cœur du village. À la lumière des observations de Guay au sujet de Québec, comment explique-t-on la présence de quatre grands cimetières au centre-ville de Halifax (capitale de la Nouvelle-Écosse) dont l'un date de 1749 et un autre de 1834 ? Y a-t-il des villes qui tolèrent la mort plus que d'autres ?

Dans son chapitre intitulé « Un espace sacré en devenir profane », Fleur Ferry se sert de quelques cimetières urbains, ruraux, catholiques et protestants dans la région de Québec pour montrer l'évolution d'une société. Elle place les cimetières dans le contexte ethnoreligieux de leurs municipalités respectives, examine l'organisation spatiale et sociale des cimetières et, en se basant sur une analyse de deux cents stèles représentatives, elle suit les modes funéraires du milieu du XIX^e siècle jusqu'en 2001. Son chapitre comprend une carte, plusieurs tableaux, et de nombreuses photos par François Brault. Tout en notant les similitudes et les tendances générales, Ferry nous fait découvrir les aspects spécifiques de chaque cimetière. Plusieurs de ses observations au sujet de l'évolution des cimetières pourraient s'appliquer aux cimetières à l'extérieur de la province de Québec. À quelques reprises, l'auteur exprime son étonnement que les stèles protestantes comportent des symboles dont « l'emploi contredit l'éthique du protestantisme ». Étant donné la multiplicité et la fragmentation des confessions protestantes, les généralisations risquent d'être simplistes. Allan I. Ludwig, par exemple, consacre un ouvrage aux symboles funéraires des Puritains (*Graven Images – New England Stonecarving and Its Symbols 1650-1815*, Wesleyan University Press, Conn., 1966, 482 p.). À prime abord, la présence de symboles sur les stèles protestantes peut paraître paradoxale, comme le souligne Ferry, mais en parlant des Puritains Allan I. Ludwig l'explique de la façon suivante : « *Their love could not be reduced to the cold incision of a name on a boulder, and so the Puritans fell back upon symbols often older than Christianity itself to express their hopes and fears in the face of the mysteries of death and Resurrection.* » Une promenade dans un des vieux cimetières de Halifax, par exemple, révélerait que les protestants du XVIII^e et du XIX^e siècle ne se privaient pas de symboles sur leurs monuments funéraires, bien au contraire.

Le cahier de Pierrette Maurais intitulé « Le cimetière *ad sanctos* de Saint-Roch-des-Aulnaies » est sans aucun doute un des bijoux de l'ouvrage. Comme l'explique le glossaire, un cimetière *ad sanctos* est situé sous une église, « près des saints ». Selon la vieille tradition européenne, au lieu de se faire enterrer dans le cimetière à proximité de l'église, les gens qui avaient les moyens choisissaient une sépulture sous l'église. Cette coutume a été pratiquée au Québec dans beaucoup de paroisses rurales jusqu'au ^{xx}^e siècle. Le cas de Saint-Roch-des-Aulnaies est exceptionnel non seulement parce qu'il y a eu 218 enterrements sous la deuxième église entre 1852 et 1902, mais surtout parce qu'il y a un nombre impressionnant de monuments érigés sur les sépultures. À l'abri du soleil et des intempéries, 24 stèles de marbre, 26 stèles de bois très ouvragées et 11 croix de bois datées de 1853 à 1888 ont survécu en bon état jusqu'à leur redécouverte en 2002. Grâce aux photos de François Brault, nous pouvons admirer ces magnifiques pièces en bois, dont certaines ont été restaurées récemment. En plus d'une analyse du statut social des personnes identifiées qui reposent dans le cimetière *ad sanctos* de Saint-Roch-des-Aulnaies, Pierrette Maurais fournit une série de dessins de divers éléments des stèles et des croix afin de montrer les talents des artisans de la région. Comme le souligne la légende d'une photo d'une stèle de bois magnifique au cimetière Sainte-Angèle-de-Laval, la plupart des stèles et des croix de bois qui ornaient les cimetières au ^{xix}^e siècle ont disparu, ce qui rend la collection à Saint-Roch-des-Aulnaies d'autant plus remarquable.

En documentant le processus de leurs recherches, Bernard Genest et René Bouchard offrent plusieurs pistes de réflexion. Comme celui de Maurais, leur cahier intitulé « Grammaire décorative des croix de fer artisanales » est consacré aux monuments funéraires fabriqués à l'échelle locale. Les auteurs expliquent qu'ils ont découvert un regroupement important de croix de fer en 1977 dans le cadre de « l'opération macro-inventaire » – inventaire du patrimoine qui s'est fait à la grandeur du Québec que Bernard Genest décrit dans un autre cahier très instructif. L'examen des livres de la fabrique de l'église paroissiale de Saint-Rémi-de-Napierville permet à Genest et Bouchard de suivre la genèse du deuxième cimetière et d'expliquer la présence des croix de fer dans un coin de ce cimetière qui s'ouvre en 1901. En lisant les citations des procès-verbaux des assemblées, on prend pleinement conscience du contrôle que les fabriques exerçaient sur l'esthétique des cimetières. Les croix de fer forgé, aussi ouvragées soient-elles, coûtaient moins cher que le monument de marbre ou de pierre, donc à certains yeux elles constituaient des signes de pauvreté. Une entrevue avec un forgeron qui s'est installé à Saint-Rémi en 1934 aide Genest et Bouchard à identifier les artisans ou leurs prédécesseurs qui auraient fabriqué les croix et à analyser les techniques de

fabrication ainsi que les motifs des extrémités des croix. Leur cahier est suivi d'une série de photos consacrées aux croix de fer artisanales dans dix cimetières différents. Je note que la croix en fonte de Tadoussac ressemble exactement à une croix portant la marque de la fonderie A. Bélanger de Montmagny qui se trouve au cimetière Saint-Pierre dans le village acadien de Pubnico-Ouest en Nouvelle-Écosse – un exemple qui montre le rayonnement de l'art funéraire québécois.

Le cahier de Jean-Yves Bronze intitulé « L'Hôpital général de Québec et le cimetière de la guerre de Sept Ans » rappelle la dimension patriotique de certains cimetières. Il offre une description très intéressante d'un cimetière où furent inhumés des soldats au cours du XVIII^e siècle et d'un mémorial de guerre installé récemment. Nous découvrons que les Augustines ont prodigué des soins aux soldats et aux marins de la Nouvelle-France à la suite des combats menés aux « extrémités de la colonie » (voire l'Acadie et Louisbourg) et des batailles des plaines d'Abraham et de Sainte-Foy en 1759 et 1760 respectivement. Nous apprenons que ces religieuses hospitalières ont aussi soigné les soldats blessés des troupes britanniques. D'ailleurs, les lecteurs qui connaissent les officiers britanniques chargés de la déportation des Acadiens en 1755 et de la prise de Louisbourg en 1758 reconnaîtront tous les noms que Jean-Yves Bronze cite dans le contexte des opérations militaires à Québec. Les religieuses ont conservé dans un registre mortuaire les noms de tous les soldats français qui ont succombé à leurs blessures et qui sont enterrés dans le petit cimetière situé en face de l'Hôpital général. Bronze souligne que les Augustines ont préservé et entretenu ce cimetière pendant 240 ans « dans l'anonymat et l'indifférence publique la plus totale ». Cependant, en 2001, la Commission de la capitale nationale du Québec a procédé à un vaste projet de réaménagement qui comprenait l'embellissement du cimetière, la construction d'un mausolée à Montcalm, la création d'un mémorial aux victimes de la guerre de Sept Ans et l'installation des panneaux d'interprétation. Un site patrimonial jusque-là invisible s'est donc transformé en un très beau lieu de mémoire qui a retrouvé toute sa signification humaine. Le mémorial de la guerre de Sept Ans pourrait servir d'exemple à d'autres efforts de commémoration. Je pense en particulier à l'ancien cimetière Saint-Charles-des-Mines, le plus grand cimetière acadien d'avant la Déportation, qui se trouve sur le site actuel du lieu historique national de Grand-Pré.

* * *

Cimetières – Patrimoine pour les vivants est un livre important qui montre le cimetière québécois dans toute sa diversité – du plus ancien au plus moderne, du plus simple au plus poétique, du plus modeste au plus opulent. Il invite le

lecteur à explorer un patrimoine incroyablement riche. Pour m'aider dans mes propres explorations, j'aurais aimé que les légendes des photos fournissent le nom de lieu et le comté ou la région administrative pour que je puisse situer les cimetières plus facilement. Comme passionnée des cimetières, j'aurais aussi aimé un index des cimetières cités et des cimetières illustrés. *Cimetières – Patrimoine pour les vivants* est un ouvrage à lire, à consulter et surtout à contempler.